

J'ai vu...

REDACTION et ADMINISTRATION : 8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. : Gutenb. 04-58, 03-37, 03-11, 16 inter.

J'ai vu ... consacre annuellement 52.000 francs à l'achat de documents inédits sur la guerre et l'actualité.



UNE PATROUILLE SUR LE FRONT

La guerre moderne, avec ses feintes et ses ruses, voit naître chaque jour de nouvelles inventions, ingénieuses, parfois pittoresques et où notre esprit inventif trouve son compte. Voici en uniforme des patrouilleurs des tranchées ; avec cette large blouse couleur de terre, cette cagoule qui masque complètement le visage, ils peuvent s'avancer la nuit vers les lignes ennemies, avec des chances de mener à bien leur mission.

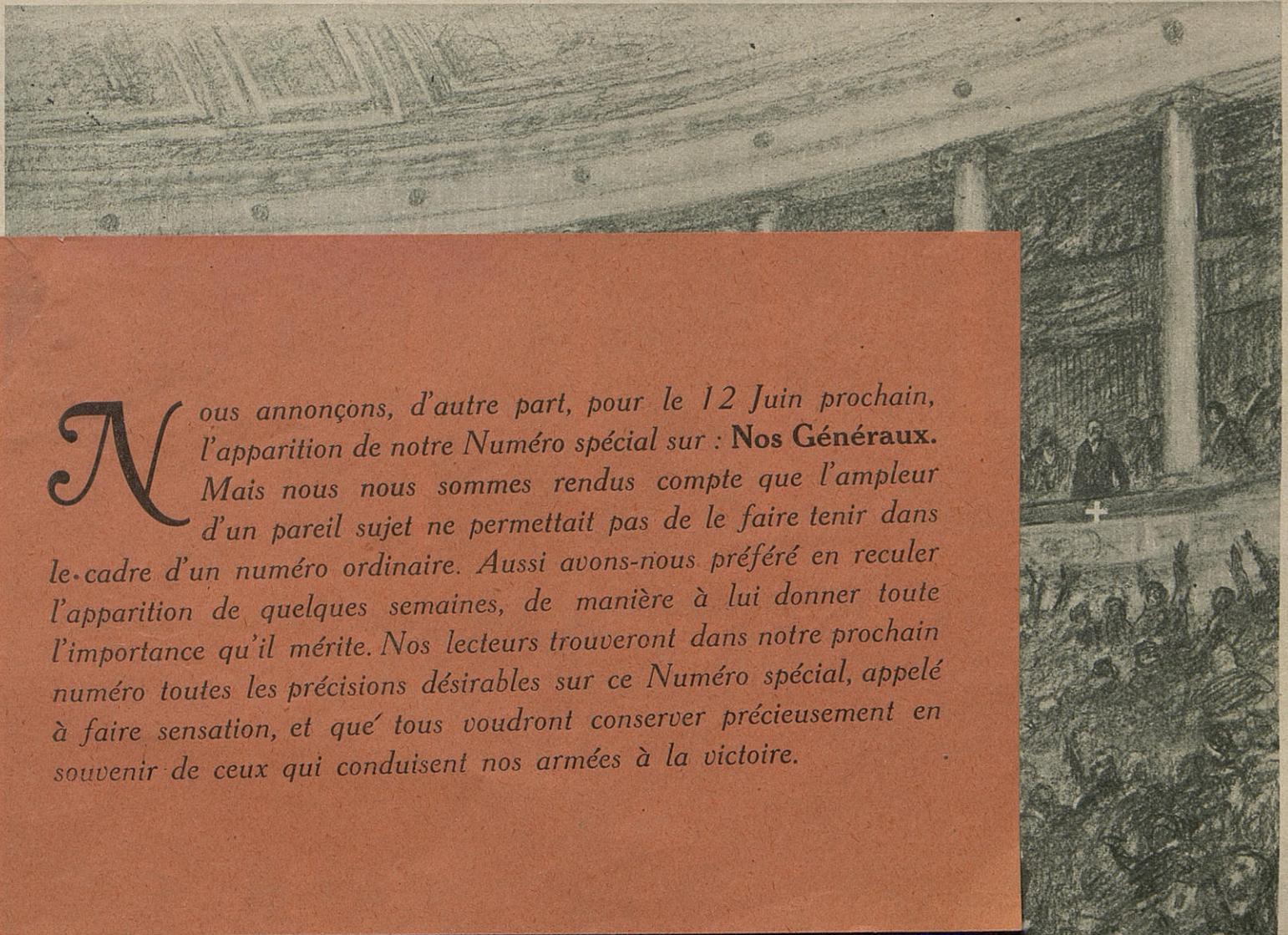
FOP. 47



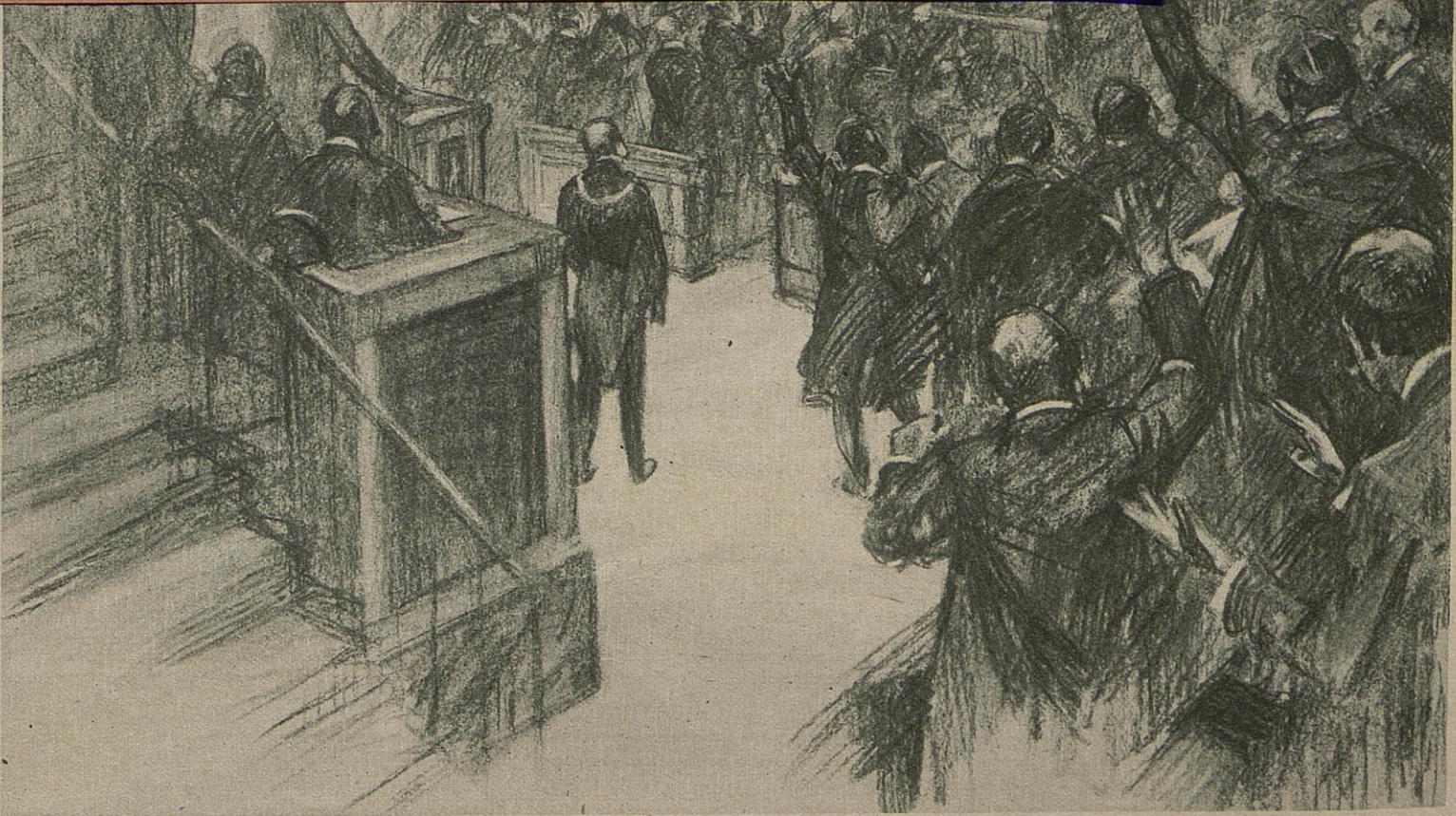
M. SALANDRA DONNE L'ACCOLADE AU GÉNÉRALISSIME CADORNA

Bien que l'heure historique eût sonné pour l'Italie le 23 mai à minuit, le général Cadorna, le Joffre italien, quitta Rome avec son chef d'état-major, le général Porra, pour se rendre au grand quartier général de Bologne d'où il dirige les opérations mili-

taires. Sur le quai de la gare, M. Salandra, président du conseil, dont on sait le rôle prépondérant dans la décision de l'Italie, vient donner l'accolade au généralissime, fils et petit-fils de héros, qui, comme son aïeul, conduira à la victoire les armées de notre alliée.



Nous annonçons, d'autre part, pour le 12 Juin prochain, l'apparition de notre Numéro spécial sur : **Nos Généraux.** Mais nous nous sommes rendus compte que l'ampleur d'un pareil sujet ne permettait pas de le faire tenir dans le cadre d'un numéro ordinaire. Aussi avons-nous préféré en reculer l'apparition de quelques semaines, de manière à lui donner toute l'importance qu'il mérite. Nos lecteurs trouveront dans notre prochain numéro toutes les précisions désirables sur ce Numéro spécial, appelé à faire sensation, et que tous voudront conserver précieusement en souvenir de ceux qui conduisent nos armées à la victoire.



LE PARLEMENT FRANÇAIS ACCLAME L'ITALIE ET SON AMBASSADEUR M. TITTONI (X) (Séance du 26 Mai)

M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, et M. René Viviani, président du Conseil, ont prononcé, dans la séance du mercredi 26 mai, des paroles décisives sur la nouvelle fraternité d'armes qui lie désormais l'Italie à la France et aux nations alliées. Leurs discours, qui expriment les sentiments de la nation entière, furent l'occasion d'une manifestation de reconnaissance à la grande sœur latine, qui vient

prendre à notre droite son poste de combat. " Fils de la même race, dit M. Viviani, laissons monter à nos lèvres le cri de notre conscience, le cri vibrant : " Vive l'Italie! Vive la France ! ". A ces paroles, tous les députés, tous les ministres se tournèrent vers la loge diplomatique, acclamant longuement l'Italie et son illustre ambassadeur, M. Tittoni. C'est ce moment pathétique que l'artiste Henri Zo a montré sur cette page.



LE PARLEMENT FRANÇAIS ACCLAME L'ITALIE ET SON AMBASSADEUR M. TITTONI (X) (Séance du 26 Mai)

M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, et M. René Viviani, président du Conseil, ont prononcé, dans la séance du mercredi 26 mai, des paroles décisives sur la nouvelle fraternité d'armes qui lie désormais l'Italie à la France et aux nations alliées. Leurs discours, qui expriment les sentiments de la nation entière, furent l'occasion d'une manifestation de reconnaissance à la grande sœur latine, qui vient

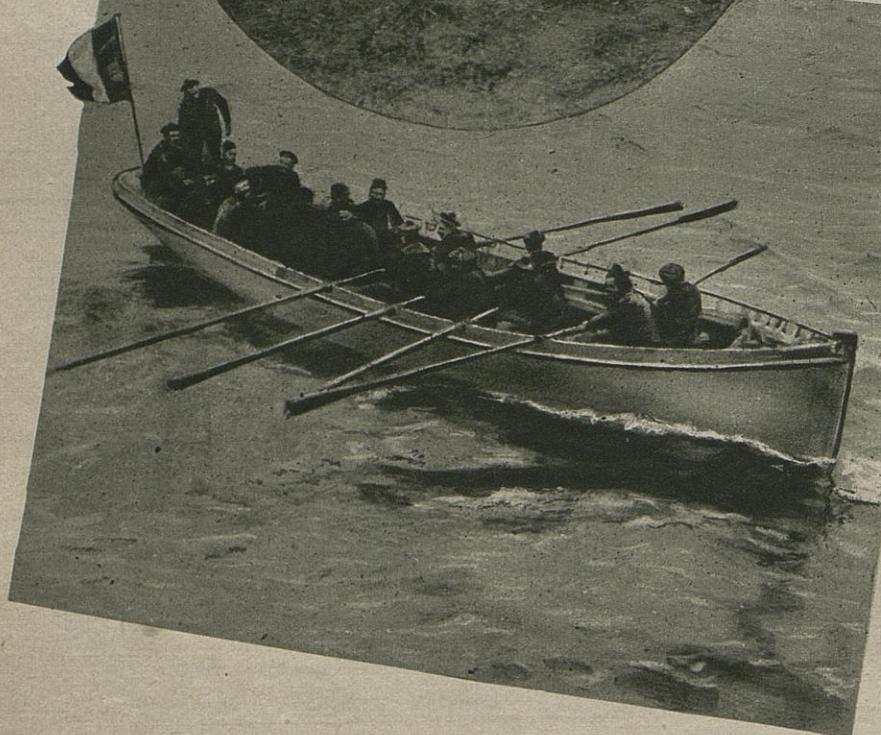
prendre à notre droite son poste de combat. " Fils de la même race, dit M. Viviani, laissons monter à nos lèvres le cri de notre conscience, le cri vibrant : " Vive l'Italie ! Vive la France ! ". À ces paroles, tous les députés, tous les ministres se tournèrent vers la loge diplomatique, acclamant longuement l'Italie et son illustre ambassadeur, M. Tittoni. C'est ce moment pathétique que l'artiste Henri Zo a montré sur cette page.

J'ai vu

DU CÔTÉ DES DARDANELLES



LE CAMP DES SÉNÉGALAIS A LEMNOS
Avec ses tentes plates, c'est une des installations les plus pittoresques de l'île. On voit au loin les maisons du village et la rade. — A gauche : Un coin du camp dans l'île de Lemnos.



LE TRANSBORDEMENT DES PRISONNIERS TURCS
Avec l'approbation de la Grèce, qui, depuis longtemps, convoitait cette île, les forces alliées ont fait de Lemnos, dont



LE DÉBARCADÈRE ET LES CHALANDS DE TRANSPORT
la situation stratégique est admirable, une base navale pour leur flotte et leurs troupes de débarquement aux Dardanelles.

L'OCCUPATION D'UNE TRANCHÉE EN WOËVRE



C'est seulement dans la seconde phase de la guerre que l'attaque des tranchées ennemies a été précédée d'une préparation d'artillerie. En certains endroits les effets furent si effroyables que le sol fut éventré et que les morts surgirent de leurs tombes. Par contre, les tranchées étaient à ce point réduites au silence que, selon l'expression typique d'un soldat, on aurait

pu y pénétrer " l'arme à la bretelle ". Cette photographie donne admirablement l'impression du ravage causé par la rafale de fer et de feu. Au premier plan, on aperçoit le cadavre d'un soldat allemand le nez dans la terre, et tout à l'entrée du boyau nos soldats qui s'avancent tranquillement comme s'il s'agissait d'occuper une position abandonnée depuis longtemps.

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite).

SANCTIONS INDISPENSABLES.

A ce propos, on me permettra d'ouvrir une parenthèse. Au cours de la guerre présente, les troupes du Kaiser se sont rendues coupables des pires attentats contre le droit des gens. Un bon nombre d'officiers et de généraux qui ont pris part à ces actes de banditisme sont connus. Les enquêtes officielles ont permis d'établir leur culpabilité d'une façon irréfutable. Serait-il admissible que ces criminels pussent, après la guerre, échapper aux sanctions que réclame le sentiment le plus élémentaire de la justice? et ne devrait-on pas exiger qu'ils soient livrés au vainqueur pour être régulièrement jugés et punis? Le jour où les Allemands sauront qu'on les surveille de près et que les Alliés sont bien décidés à faire comparaître les coupables devant leurs tribunaux ordinaires, il y a gros à parier que les actes de sauvagerie cesseront comme par enchantement, surtout si on se montre prêt à rechercher les responsabilités, même dans les sphères les plus élevées du haut commandement germanique.

Rappelons à ce propos que les conventions de La Haye, qui portent la signature de l'Allemagne, interdisent de déclarer qu'il ne sera pas fait de quartier, d'attaquer ou de bombarder les villes, villages, habitations et bâtiments non défendus, de détruire, pendant les sièges, les édifices consacrés aux cultes, aux arts, aux sciences, à la bienfaisance, les monuments historiques, les hôpitaux, — d'endommager ou de saisir les propriétés ennemies, sauf les cas où ces destructions seraient impérieusement commandées par les nécessités de la guerre, — de tuer ou de blesser par trahison des individus appartenant à la nation ou à l'armée ennemie, — de porter atteinte à la vie des individus et à la propriété privée, — de se livrer au pillage, — d'infliger aucune peine collective pécuniaire ou autre aux populations, à raison de faits individuels dont elles ne pourraient pas être considérées comme solidairement responsables.

Il suffit de rappeler ces règles universellement reconnues de la guerre entre nations civilisées pour que la culpabilité des envahisseurs allemands soit largement établie. Les sanctions matérielles seront de toutes façons appliquées aux vaincus, qui devront réparer, autant que faire se pourra, le dommage qu'ils ont causé. Cela ne saurait cependant suffire. Il faut que des peines personnelles atteignent les auteurs responsables de tous ces forfaits, ne serait-ce que pour en prévenir à tout jamais le retour.

L'INDEMNITÉ DE GUERRE. Les Alliés, que l'Allemagne a contraints à accepter la lutte, devront de toute nécessité imposer à l'agresseur la réparation de tous les dommages qu'ils ont subis. Ces dommages sont de natures différentes : dépenses occasionnées par la guerre elle-même, entretien des troupes, approvisionnements et munitions, soins aux blessés, indemnités aux familles des mobilisés, pensions militaires. Puis, viennent les ruines consécutives aux bombardements, aux incendies, aux pillages. Restent enfin les pertes résultant de l'arrêt du commerce et de l'industrie.

La France a encore un autre compte à régler, celui de l'indemnité de guerre de 5 milliards que l'Allemagne victorieuse exigea d'elle en 1871. Tout additionné, on

arrivera donc facilement à une somme qui approchera des 50 milliards, si elle ne les dépasse pas.

L'ALLEMAGNE PEUT-ELLE PAYER ?

La question ne devrait pas se poser. Quand un créancier fait le compte des sommes qui lui sont dues, il ne s'occupe pas, pour l'établir, de la solvabilité de son débiteur. L'essentiel pour lui est de faire valoir ses droits, afin de pouvoir plus tard, si la situation du débiteur s'améliore, rentrer dans ses débours.

Néanmoins, nous examinerons si les États allemands sont à même de supporter les charges qu'on devra leur imposer.

Quelle est la fortune de l'Allemagne? Nous avons, pour en fixer la valeur, des données aussi récentes que précises. Quand, après la dernière augmentation des effectifs de paix, le Reichstag fut invité à assurer la couverture des nouvelles dépenses militaires, il vota un impôt exceptionnel de un pour cent sur les fortunes supérieures à 50 000 francs. Le fisc procéda immédiatement à une enquête minutieuse et proclama un « pardon général », pour faciliter ses opérations et assurer la sincérité des déclarations des contribuables.

L'impôt donna 1 milliard de marks. Il y a donc en Allemagne 100 milliards de fortunes supérieures à 50 000 francs et libres de toute charge. Les économistes admettent que les fortunes moins élevées doivent donner ensemble environ deux fois la même somme. Le total de la fortune allemande serait donc, de l'aveu même des statisticiens d'Outre-Rhin, d'à peu près 375 milliards de francs.

LEURS VANTARDISES.

Les secrétaires d'État aux finances de l'Empire n'ont d'ailleurs jamais cessé de vanter l'incomparable prospérité des finances de leur pays. Il y a quelques semaines à peine, M. Helfferich opposait la « souplesse » de son budget aux embarras d'argent dans lesquels les Alliés se débattaient. L'Allemagne, pour bluffer, n'avait pas cru devoir proclamer de moratorium et elle en tirait orgueil. Et tandis qu'ailleurs, on se montrait ménager des derniers publics, elle employait des sommes folles à organiser la propagande la plus effrénée dans les pays neutres et à y acheter de précieux concours.

N'oublions pas non plus que les Allemands ont odieusement pressuré les populations des provinces qu'ils avaient envahies, qu'ils imposaient d'énormes contributions de guerre aux communes occupées. Les barbares avaient enfin solennellement annoncé qu'ils demanderaient à la France seule, et cela après une campagne qui, d'après leurs calculs, ne devait durer que quelques semaines, une indemnité de guerre de 30 à 50 milliards, en dehors des annexions projetées par eux.

On ne commettra donc aucune injustice et on ne fera preuve d'aucune dureté excessive, en appliquant à l'Allemagne les principes qu'elle avait elle-même posés et en estimant sa richesse à la valeur fixée par ses propres financiers.

Sans doute, les vantardises dont on cherche, de l'autre côté du Rhin, à éblouir les neutres, dissimulent mal une situation de plus en plus périlleuse. La dette publique de l'Empire et des États avait atteint, avant l'ouverture des hostilités, la somme énorme de 23 milliards. Sur un revenu moyen de

350 marks, le contribuable allemand payait en impôts effectifs 71 marks, ce qui représentait bien l'extrême limite de ses capacités, surtout étant donné que les pfennigs additionnels des provinces et des communes donnaient une moyenne de 100 pour cent. Les villes allemandes avaient une dette collective de 21 milliards, dont on chercherait en vain l'équivalent dans n'importe quel autre grand pays. La disette du numéraire était devenue telle, durant les dernières années, que la banque allemande avait dû recourir aux procédés les plus onéreux pour s'en procurer.

Les emprunts contractés par l'Empire, les États et les communes depuis le commencement de la guerre ont encore compromis davantage les budgets anémiés. On sait par quels expédients de trésorerie ces emprunts ont été couverts, les mêmes sommes reparaissant jusqu'à trois fois dans les comptes successifs. C'est la planche à assignats qui, seule, permet à l'Allemagne de se maintenir provisoirement, et, quand l'heure de la liquidation sonnera, ce sera la plus formidable des débâcles.

LES GAGES.

Il semble donc certain que les États allemands pourront difficilement payer l'indemnité de guerre qu'on sera obligé de leur demander, si l'on veut leur imposer la réparation des dommages qu'ils ont occasionnés. Néanmoins, les gages ne font pas défaut. Il y a, d'abord, les chemins de fer allemands, qui sont presque tous étatisés. Puis, viennent les mines fiscales de la Prusse. On pourra encore réaliser une partie des domaines, qui sont très considérables. La suppression des budgets de la guerre permettra aux Allemands de faire une économie annuelle de 2 milliards. L'Allemagne acquittera donc les frais de son entreprise manquée. Peut-être faudra-t-il échelonner les paiements sur un certain nombre d'années; mais c'est là une question accessoire.

TRAITÉS DE COMMERCE.

Pour savoir comment on devra s'y prendre pour paralyser les États allemands, il faut toujours aller à leur propre école. Quand le prince de Bismarck imposa une paix draconienne à la France en 1871, il ne manqua pas d'introduire dans le traité que la République accorderait à l'Empire germanique le traitement de la nation la plus privilégiée. La recette était bonne. Pourquoi ne l'appliquerait-on pas aux Allemands? sans réciprocité, évidemment.

Ici encore, les Alliés ne feront qu'embroûter le pas aux Allemands, qui allaient beaucoup plus loin dans leurs plans audacieux. Des écrits qu'ont publiés leurs économistes les plus distingués avant et pendant la guerre, il ressort, en effet, que l'empire avait l'intention d'imposer à la France l'entrée en toute franchise de tous les produits allemands, tandis qu'il se serait réservé la faculté de frapper les articles français de droits très élevés.

Les partisans d'une « paix honorable » pour l'Allemagne oublient toujours, qu'en cas de défaite de la France, le vainqueur se fût montré sans pitié et qu'il ne fit jamais le moindre mystère de ses intentions. Ils oublient encore qu'avec l'Allemand, il faut, avant tout, se garder de toute discussion, mais se borner à lui dicter sa volonté.

E. WETTERLÉ.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 20 et suivants.

LES DERNIERS COMBATS DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE (21 mai)



LES PRISONNIERS DÉFILENT.

Nos succès de Notre-Dame-de-Lorette ne le cèdent en rien à ceux que nous avons remportés à Ablain-Saint-Nazaire et à Carency. Sur toute la ligne, notre effort a été couronné de résultats que les Allemands eux-mêmes ont bien dû reconnaître. Une des attaques les plus brillantes fut



EN ARRIÈRE DE NOS LIGNES

celle de la pente sud de Notre-Dame-de-Lorette, qui nous rendit maîtres des ouvrages allemands de la Blanche-Voie. Par la conquête de ce dernier éperon, nous sommes en possession des plateaux qui s'étendent à l'ouest de Souchy, et notre action domine désormais la totalité du massif.



APRÈS LE COMBAT

Les pertes subies par l'ennemi furent énormes. Ils avaient en effet offert une résistance acharnée. Voici à droite : l'aumônier d'un des régiments de combat, visitant après la bataille les mourants et les blessés ennemis. — A gauche : les soldats

victorieux vont juger par eux-mêmes des effets de notre artillerie, qui avait, avant l'attaque, préparé le terrain par un feu intense. — Au centre : un groupe de territoriaux dans les tranchées de deuxième ligne au plateau de Notre-Dame-de-Lorette.



L'ATELIER DE CONFECTION DES BROSSES



LA LEÇON DE LECTURE



L'ATELIER DE RELIURE ET DE BROCHAGE



LE DÉCHIFFRAGE DES LETTRES



LA PROMENADE DES AVEUGLES DANS LE JARDIN



UNE INFIRMIÈRE FAIT LA LECTURE AUX AVEUGLES



CHEZ LES SOLDATS AVEUGLES

L'hôpital de Reuilly, annexe de l'hospice des Quinze-Vingts, fondé par le ministre de l'Intérieur, avec le concours du ministre de la Guerre, hospitalise temporairement les plus malheureux, mais

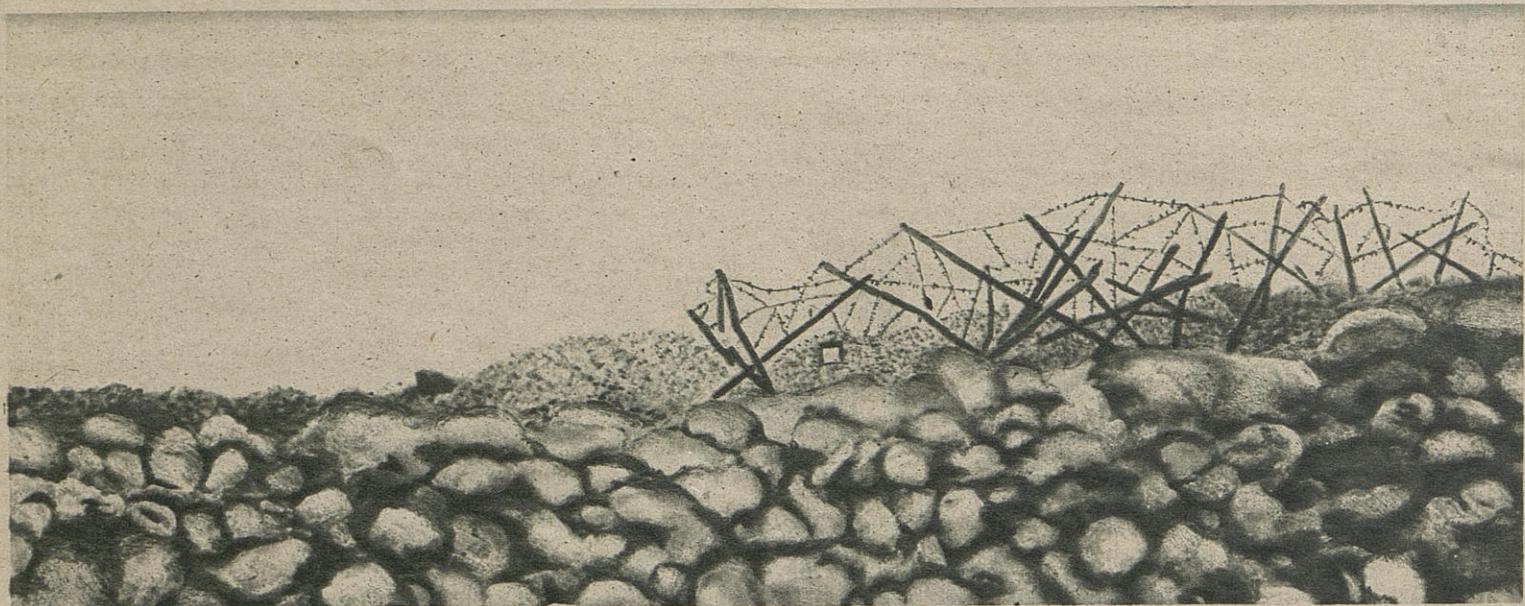
aussi les plus glorieux des héros de la guerre : les soldats aveugles. Sous la direction de M. Emard, on essaie de leur refaire par le travail une vie nouvelle et de leur apprendre un métier pour qu'ils

puissent le plus tôt possible rentrer dans la vie normale. Encouragés, aidés et aimés de tous, les soldats aveugles parviennent rapidement à faire de la broserie, de la reliure, du massage, etc.

Le travail leur a redonné le goût d'agir. Point à noter aussi : le moral de tous ces glorieux mutilés est excellent. Ils aiment vivre et c'est souvent en chantant qu'ils accomplissent leurs travaux.

J'ai vu.

LA PRISE DU BOIS SABOT



UNE DES TRANCHÉES DU BOIS SABOT QUI FUT L'OBJET DE SANGLANTS COMBATS



NOS SOLDATS SUIVENT LES MOUVEMENTS DE L'ENNEMI



ENTRE DEUX ALERTES NOS HÉROS LISENT LES JOURNAUX



UN COIN DU BOIS SABOT OU LA MITRAILLE FIT RAGE

A droite de Souain, dès que l'on quitte la route de Suippes, se trouve la cote 158, dominée par le bois Sabot. De ce dernier, plus rien ne reste, car l'artillerie l'a transformé en terrain découvert, mais des rayures sinueuses se dessinent entre les souches, et ce sont les tranchées allemandes et françaises face à face. La première attaque eut lieu le 7 mars. Enrayée au

nord, notre progression réussit magnifiquement au sud et nous enlevâmes deux lignes. Du 9 au 12, actions de détail; le 15, nous enlevons le blockhaus malgré deux fortes contre-attaques, et, dès lors, nous sommes maîtres du bois Sabot. Nos pertes sont fortes, mais le résultat est important et l'entrain de nos hommes, qui reste irrésistible, nous promet d'autres pages de gloire.

J'ai vu...

VUE PANORAMIQUE D'UNE TRANCHÉE



C'EST UN AVION FRANÇAIS QUI PASSE

Un des motifs d'étonnement et d'admiration de nos alliés, c'est la liaison parfaite qui existe entre toutes nos armes. Nos mouvements sont précis et coordonnés et notre action atteint ainsi la plupart du temps à son maximum de puissance. Aussi une franche camaraderie ne cesse-t-elle de régner sur le front

entre tous les combattants. Toutefois ceux-ci gardent une admiration particulière pour nos aviateurs qui leur donnent de si précieux renseignements. Et les voici qui sortent de leurs baraquements en entendant le ronflement d'un moteur pour acclamer leurs camarades qui passent en reconnaissance sur la Woëvre.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS ⁽¹⁾

Les traces de la lutte acharnée se retrouvent partout dans les champs, dans les bois, dans les villages. A un passage à niveau de la voie ferrée de Sézanne à Mailly un spectacle lamentable s'offre aux regards : la maison du garde-barrière a été brûlée ; et pêle-mêle les troncs carbonisés du garde-barrière et de sa femme ainsi que de trois soldats français fument sur le sol.

Et toujours des bouteilles vides, des tessons de bouteilles de champagne, partout, dans tous les coins. Ces soulards de Boches ont dû vider toutes les caves de Châlons et de Reims ou d'Épernay, pour avoir fait une telle consommation... Nous ne nous en plaignons pas d'ailleurs : les fidèles troupes du Kaiser qui s'étaient enivrées pour mieux marcher à l'assaut de l'armée française ont payé cher leur enivrement.

A côté des tessons de bouteilles, des sacoches, des musettes, des casquettes, des fusils, tout cela pêle-mêle dans les champs, de-ci, de-là, des tas de cadavres ou de chevaux qui, gonflés par les gaz, ballonnés jusqu'à l'extrême limite des tissus, éclatent au grand soleil ardent...

Là où les traces de la lutte sont les plus terrifiantes, c'est dans les petits villages de Lenarrhée et de Normée. Chacun de ces villages est bâti près d'une faille de la plaine champenoise, faille peu profonde au fond de laquelle court en temps normal un ruisseau aux eaux claires bordé de peupliers... Dans ces fossés naturels propices à la défense la lutte a été des plus acharnées. Français attaquant et Boches se défendant gisent dans l'étroit ravin, mélangés avec les chevaux morts, les vaches, les porcs foudroyés par la mitraille, les charrettes de fumier renversées pour « faire pont », tout cela git, emmêlé, maintenant silencieux, gonflé par le soleil chaud, grimaçant ou crispé par la mort, tandis que la nature immobile et toujours belle continue à fleurir et que l'une des petites rivières gazouille de cadavres en cadavres...

Le village de L... n'est qu'un chaos de maisons brûlées, de charpentes effondrées, de ferrailles tordues... Partout des cadavres qu'on n'a pas eu le temps d'enlever, tellement il y en a, tellement le nombre des blessés est considérable... Sur le rebord des talus, adossés aux pentes, ils gisent, les yeux vitreux.

Je verrai toujours un *gefreite* allemand, les quatre membres crispés, couché, presque droit, sur le revers du talus de la route, et qui avait l'air de grimacer chaque fois à notre passage.

Plus loin, dans une maison du village qui fait le coin, un obus de 75 a coupé en deux l'angle du mur, défoncé la chambre, fusé comme un bolide devant la grande cheminée de campagne et éclaté dans l'étable.

Devant l'âtre qui n'est pas éteint, peut-être seuls survivants de cette soirée de guerre, les deux vieux, la femme et l'homme continuent à se chauffer près de la cheminée intacte. La moitié de la chambre est à ciel ouvert.

La vieille, qui vient de vivre les quatre jours de cette lutte réfugiée dans sa cave, me dit tranquillement de sa voix chevrotante :

— *Est-ce que nous avons gagné ?*

Elle montre la direction de la Fère. Pour elle, la bataille se borne à son champ, à son horizon, aux coteaux de Sézanne.

— Oui, ma bonne femme, *on a gagné* et on marche sur Châlons.

Mais Châlons, c'est trop loin pour elle... On a gagné, puisque les Allemands ne sont plus dans son village... On a gagné, puisque l'on n'entend plus rien... Elle ne voit pas plus loin.

Et comme je continue à causer, elle se lamente sur la seule chose importante : son *viau*, tué par l'obus ainsi que la vache... Ah ! cela c'est...

La maison, on pourra la rebâtir, on pourra la réédifier, refaire le mur du coin... Mais le *viau*, la vache, les poules, le pain assuré pour les deux vieux !...

Et elle contemple son étable ravagée.

Dans les maisons l'incendie a fait rage, les machines agricoles tordues ont des airs lamentables ; quelques poules échappées au ravage picorent dans les cendres fumantes.

Une odeur âcre de chair brûlée, odeur suffocante de cadavres qui brûlent, prend à la gorge.

A l'extrémité de ce village, peuplé de morts et maintenant silencieux après le fracas de la lutte, l'éclatement des obus, le sifflement des schrapnells et le crépitement des mitrailleuses, à l'extrémité il y a une grange devant laquelle une section d'infirmiers vient de s'arrêter.

— Mon capitaine, il y a plein de blessés boches là-dedans... on ne peut pas tous les enlever... on songe d'abord aux Français.

Dans la cour de la grange, des blessés achevent de mourir sur la paille étendue hâtivement ; il faut faire attention pour ne pas marcher sur les cadavres, et à un moment, une boursoffure de la paille s'agite sous la dernière convulsion d'un Saxon mourant.

Misères... Misères effroyables... Malgré la haine de la race, le cœur est serré devant ce spectacle, devant ces souffrances auxquelles on ne peut porter secours.

A l'intérieur de la grange, dispersés dans le foin, ils sont là gémissant ou râlant, une vingtaine de Saxons. Cette grange devait servir de poste de secours au *Feld Lazareth* saxon établi un peu en arrière.

Les infirmiers et les médecins allemands sont partis, abandonnant leurs malades comme d'habitude, comptant sur la générosité des Français pour les soigner.

Seulement cette fois il y a tant de blessés boches à panser et tant de morts allemands de la Garde ou du corps saxon à enterrer que nos médecins ne peuvent suffire à la besogne.

En entrant dans la grange, mes pieds heurtent un blessé.

Je lui demande en allemand :

— Qu'est-ce que vous avez?... Gravement blessé ? Quel régiment ?

Et de même qu'à la gare de la Fère-Champenoise lorsque j'interrogeais l'officier de la Garde, celui-ci me répond dans le *plus pur français* :

— 10^e régiment saxon...

Puis s'animant et se levant sur son coude, il me crie :

— Oui, vous êtes des sauvages... vous êtes des êtres abominables (*sic*) tous les Français, pour avoir fait une guerre aussi épouvantable ; oui, tous les Français, vous serez maudits...

« Oh, ajoutez-il, avec un rire douloureux, je puis parler hautement... Vous ne m'en empêcherez pas.

« J'ai deux balles dans le ventre et je suis

perdu... Je connais la gravité de mon cas... et je ne puis être sauvé.

« Je vais paraître devant Dieu, et mon accusation n'en est que plus terrible... Eh bien ! vous êtes tous des monstres (*sic*), tous des assassins !

Je reste un peu interloqué devant la violence d'une telle sortie, et devant ce blessé, presque ce moribond, je refrène le premier mouvement de colère, en entendant ces mots insulteurs jetés d'une voix entrecoupée, et qui contrastent avec l'attitude respectueuse, presque de chiens soumis, que j'avais rencontrée chez tous les prisonniers allemands, surtout parlant à un officier.

Après cet effort il s'est tu et est retombé sur son coude. Je le regarde fixement et d'une voix sévère je lui dis :

— D'abord qui êtes-vous pour parler aussi purement le français?... Où avez-vous fait vos études?...

— Je m'appelle Jean H... J'ai fait mes études à l'université de Grenoble. École de chimie et d'électricité. J'ai habité Paris et je suis Doctor... Donc je sais ce que je dis et ce que j'affirme.

Je hausse les épaules, quoique la patience commence à m'échapper.

— C'est vous qui êtes un misérable de croire et de faire croire à ceux qui sont moins instruits que vous de semblables mensonges...

« Et puisque vous allez paraître devant Dieu, ce n'est pas le moment de mentir... Eh bien, sur l'honneur, le seul, le vrai responsable de cette guerre c'est votre empereur, c'est vous tous les Allemands — et s'il y a des assassins, c'est parmi vous... »

Et comme je lis dans ses yeux ahuris qu'il ne croit pas un mot de ce que je lui dis, j'ajoute :

— Voici la vérité, la vraie, telle que nous la savons nous tous, les Français, telle que vous la savez, vous, certains Allemands — et telle que vous ne la dites pas aux autres moins instruits...

Et rapidement, avec des dates, des faits, des preuves matérielles, je lui démontre la fausseté de son erreur... ou la réalité de son mensonge.

Pendant je crois que le pauvre bougre était sincère, et lorsque j'eus fini de parler, le blessé saxon effondré ne disait rien, et comme si un voile s'était déchiré il répétait tout bas d'un air étrange, cette fois-ci en allemand :

— Mein Kaiser, mein Kaiser.

Plaignait-il son Kaiser ou prévoyait-il la fin qui attendait son empereur et l'empire allemand?... Je ne sais... et ce que je sais encore moins c'est si, dans le loain où les autres étaient blottis, il y en avait qui parlaient et comprenaient aussi bien le français...

En tout cas, ce jour-là, eux aussi ont dû sentir un échafaudage d'illusions et de mensonges s'effondrer dans le *Feld Lazareth* de Champagne.

Châlons-sur-Marne, 12 septembre 1914.

Nous apprenons aujourd'hui même l'éten-due de la victoire, de la grande victoire libératrice par l'ordre du jour du généralissime, par les journaux de Paris qui commencent à arriver... Et l'armée Foch qui fut la cheville ouvrière de la victoire, le nœud capital, le centre de la lutte de décision, est peut-être la dernière à s'en douter.

La marche en avant depuis deux jours se poursuit ; les régiments, les convois se succèdent.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 15 et suivants.



LE PLATEAU D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE SOUS LE FEU : UN CHAMP DE BATAILLE PENDANT L'ACTION

Voici le champ de bataille type de la guerre actuelle. C'est celui d'Ablain, dont la prise marqua un instant décisif dans la conquête du fameux massif de Lorette. Il semble, à première vue, que rien ne vit dans la plaine tranquille et qu'on croirait déserte. Pourtant, jamais l'action ne fut plus frénétique. Nos soldats, tapis dans les tranchées dont l'emplacement est marqué par les lignes noires qu'on voit au bas de ce document unique, attendent que

l'artillerie qui tonne à droite, ait fini son œuvre. « Il fait chaud et l'odeur est atroce; tous les morts des mois précédents enterrés à fleur de terre, ont été projetés par les obus hors de leurs tombes. Le plateau est un " charnier ", dit le récit officiel de la prise du plateau d'Ablain. *À gauche*, dans le document de gauche, des fantassins se reposent dans une tranchée ennemie dont ils viennent de s'emparer. *À droite*, un ennemi tombé devant les fils barbelés.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE

UN TERRIBLE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER à Carlisle, vient de désoler à nouveau l'Angleterre.

LA COMTESSE D'HUMIÈRES, femme de l'homme de lettres mort sur le front; à côté le G^d de Maudhuy.

PENDANT LA JOURNÉE FRANÇAISE, des jeunes filles remettent la médaille commémorative à un officier.

LE ROI DE GRÈCE très malade.

LE PRINCE GEORGES DE GRÈCE.

LE " TRIUMPH ", coulé le 26 mai dans les Dardanelles.

M. BALFOUR, ministre de la marine anglaise.

M. D'ARRIAGA, prés^t de la République de Portugal.

SIR E. CARSON attorney général.

SIR BONARLAW, devient ministre des colonies.

UN CANON TRUQUÉ. — Repéré par les avions ennemis, il reçut sans grand dommage le feu de plusieurs batteries.

LE CUIRASSÉ ANGLAIS " MAJESTIC " torpillé le 27 mai près de Gallipoli.

UN AÉROPLANE QUI L'ÉCHAPPE BELLE. — Monté par l'aviateur L..., des éclats de shrapnells déchirèrent ses toiles à près de 1800 mètres de hauteur.

LE GÉNÉRAL CHOMER, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre, ancien commandant d'armée, est mort à Versailles le 23 mai.

Un dépôt d'eau potable sur le front.

M. Poincaré à l'Exposition du jeu de paume.

UNE SEMAINE DE GUERRE
du 22 Mai au 28 Mai

SAMEDI 22 MAI. — Nous repoussons toutes les contre-attaques, à la Blanche-Voie; l'éperon reste entre nos mains.

— Le Sénat italien vote la guerre.

DIMANCHE 23 MAI. — Des attaques allemandes alternent au nord d'Arras et en Argonne. La bataille continue acharnée sur le San.

— L'état de guerre proclamé en Italie.

LUNDI 24 MAI. — Entre Nieuport et Ypres, vif combat d'artillerie.

— Nous progressons à Notre-Dame-de-Lorette.

— 80.000 Turcs sont hors de combat dans les Dardanelles.

MARDI 25 MAI. — Au nord-ouest d'Angres, nous enlevons l'ouvrage des Cornailles.

— Les Italiens prennent partout l'offensive.

MERCREDI 26 MAI. — Réaction de l'ennemi, dans la région d'Angres. — On se bat furieusement.

— Le nouveau ministère anglais est constitué.

JEUDI 27 MAI. — Les troupes belges repoussent les Allemands au sud de Dixmude.

— Une escadrille de 18 avions bombarde et incendie Ludwigshafen.

— Le *Majestic* est torpillé dans les Dardanelles et le *Nébrashan* dans la mer du Nord.

VENDREDI 28 MAI. — Les Italiens progressent du côté du Tyrol et du Trentin.

— Les Russes se battent avec acharnement sur le San et le Dniester.

— Le président de la République portugaise démissionne et l'état du roi de Grèce s'améliore.

Le prochain n° de J'ai vu... sera consacré à NOS GÉNÉRAUX

Après avoir gardé, pendant de longs mois, le silence sur le nom des généraux qui ont mené nos soldats vers tant d'actions d'éclat, les communiqués, depuis quelque temps, semblent perdre un peu de leur discrétion première, et voici qu'ils laissent pressentir la part de gloire qui sera attribuée à

NOS GÉNÉRAUX

ces merveilleux organisateurs de la victoire.

Aussi *J'ai vu...* a-t-il résolu de leur consacrer son prochain numéro (12 juin) où nos lecteurs trouveront, à côté des figures si populaires de Joffre, Foch, de Castelnau, les mâles visages de tant d'autres héros qui ont droit aussi à notre reconnaissance.

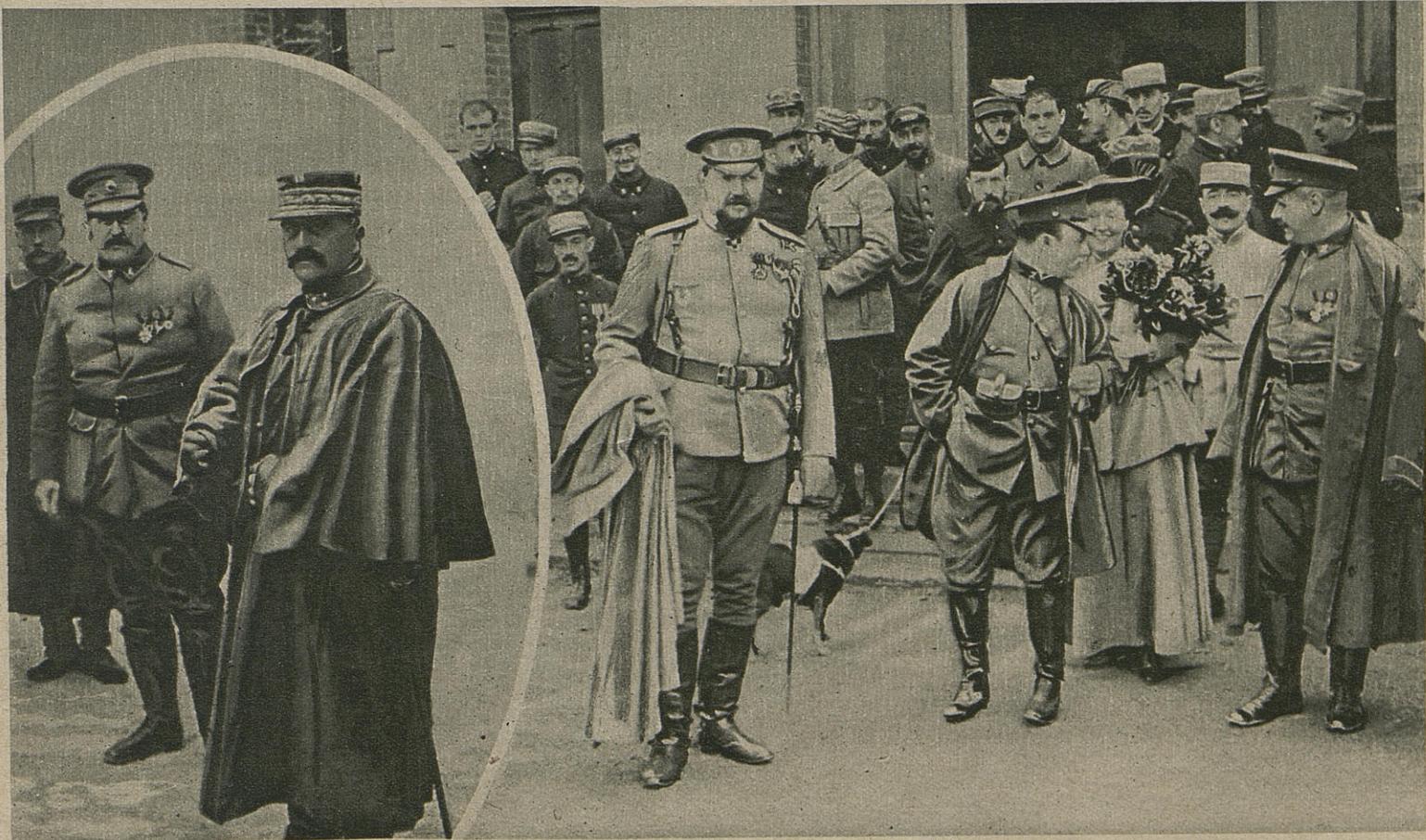
PRISONNIERS ALLEMANDS DÉFILANT DEVANT NOS OFFICIERS



La servilité des Allemands est sans bornes et leur respect de la discipline a été porté chez eux à un tel degré d'exagération, qu'ils n'ont plus un sens exact de leur dignité d'hommes. Nul témoignage n'est plus probant à cet égard que cette photographie de prisonniers allemands qui, d'eux-mêmes, se mettent au pas

de parade — leur fameux pas de l'oie — pour défiler devant un groupe d'officiers français. Les voici loin du temps où ils entraient à Bruxelles avec le même cérémonial, et précédés de leurs officiers aux chevaux desquels des prisonniers belges étaient liés. C'est le commencement de l'expiation bien méritée.

LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPEREY VISITE L'HOPITAL RUSSE



La sollicitude du haut commandement vis-à-vis de nos soldats blessés ne se dément pas un instant, et dès qu'ils ont quelque répit dans leur tâche formidable, les grands chefs l'utilisent volontiers pour visiter les ambulances et prodiguer quel-

ques paroles réconfortantes à nos chers blessés. Voici le général Franchet d'Esperey sortant de l'hôpital russe, accompagné du colonel Osnobichine que nous représentons au milieu, et de sa femme à qui l'on a offert une gerbe de fleurs.

J'ai vu

LE CHIEN EST L'AMI DE L'HOMME ET SON SAUVEUR



(Cl. Kean.)

Une des plus admirables preuves des services que peuvent rendre les chiens sur le front, nous est donnée par l'histoire du soldat Jacquemin que notre photographie représente ici appuyé sur des béquilles

Enterré vivant par l'explosion d'une marmite qui lui coupa la jambe droite, il fut sauvé par son chien qui gratta le sol jusqu'à ce qu'il l'ait dégagé. Transporté à l'hôpital, le premier soin du blessé fut de récla-

mer l'héroïque toutou, et avec insistance telle que le Directeur le fit revenir du front. Détail touchant, le chien depuis son retour témoigne vis-à-vis de son maître d'une tendresse débordante et les infirmières l'ont surpris marchant sur *la pointe des pattes* de crainte de le réveiller. Enfin, les voici désormais réunis et on peut les voir ici assistant l'un près de l'autre à cette petite cérémonie, comme pour se donner une fois de plus la preuve de leur inaltérable attachement.